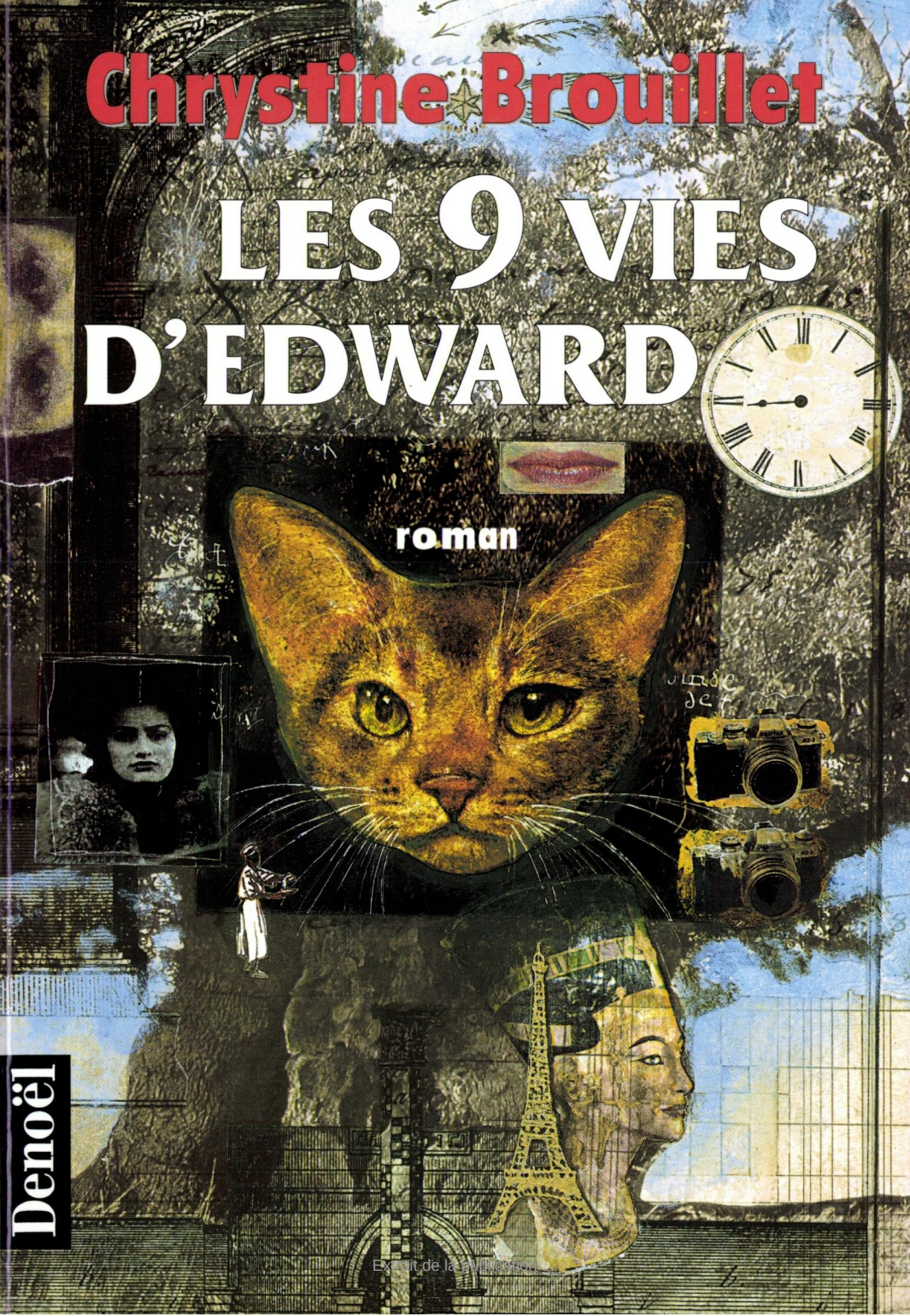
Chrystine Brouillet

LES 9 VIES D'EDWARD

roman



Denoël

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LES NEUF VIES D'EDWARD

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS

Marie La Flamme, *roman,* 1991
Nouvelle-France, *roman,* 1992
La Renarde, *roman,* 1994

Dans la collection Sueurs froides
Le Poison dans l'eau, *roman,* 1987
Préférez-vous les icebergs?, *roman,* 1998

Chrystine Brouillet

LES NEUF VIES D'EDWARD

Denoël

roman

Extrait de la publication

En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

© 1998, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24693.0
B 24693.4

Extrait de la publication

À Gilles Langlois pour son aide précieuse
et, bien sûr, à Valentin.

Extrait de la publication

1.

Elle s'était éveillée avant lui. Elle l'avait regardé puis elle avait refermé les yeux pour mieux sentir son ventre chaud contre le sien. Elle avait respiré son odeur, juste au-dessous du cou, et s'était répété, comme tous les matins depuis leur rencontre, que ces moments de sérénité s'accordaient avec l'espoir et la naïveté de l'aube.

Delphine restait allongée sans bouger, refusant de tirer Edward de son sommeil, profitant de son inconscience pour l'observer, pour se repaître de sa beauté, s'en délecter. Comme elle aimait l'interminable ligne qui fermait ses yeux, brodée de cils blonds aussi fins que les akènes des pissenlits fanés quand ils s'envolent dans les champs, comme elle aimait cette ligne qui cachait l'insondable mystère des grands yeux céladon ; elle la reposait de la douce exaspération que cette énigme, précisément, entretenait chez elle. Quand Edward plongeait son regard dans le sien, Delphine y voyait des sphinx souriants, désireux, et certains même pressés de lui poser leur question. « Pourquoi cours-tu ? Pourquoi fumes-tu ? Pourquoi as-tu peur de mourir ? Pourquoi vois-tu Pierre-Stéphane ? Pourquoi n'as-tu

Extrait de la publication

pas d'enfant? Pourquoi aimes-tu les couverts en inox? Pourquoi sommes-nous si différents? Pourquoi n'as-tu pas une fourrure comme la mienne? Pourquoi les grands chats comme toi se douchent-ils alors que les petits se lèchent? Pourquoi fais-tu toujours trop cuire le poulet? »

Derrière toutes ces interrogations, Delphine distinguait un monde de forêts giboyeuses, de chants d'oiseaux, de grands galets ensoleillés, de valériane, de papyrus, et de sable chaud où rebondissaient des sauterelles vertes, les meilleures.

Delphine se demandait comment elle avait pu vivre sans Edward. Avant Edward.

Il s'étira, ouvrit un œil. La troisième paupière laissa apparaître une pupille d'un noir absolu tranchant sur un iris d'un vert très pâle moucheté de gris cendré et de champagne, ou de ce jaune unique des vins du Jura. Il regarda Delphine avec bienveillance; elle n'allait pas tarder à lui gratter le ventre, lui masser le dos, les pattes et lisser son museau de la pointe du nez jusqu'aux oreilles. Elle compterait machinalement ses vingt-quatre vibrisses et lui dirait qu'il était le plus beau chat du monde.

Edward ne savait pas exactement ce qu'elle entendait par « beau », mais il savait que c'était amical et que sa maîtresse ne s'adressait à personne d'autre de cette manière. Quand il s'agissait de la beauté d'un vase ou d'un manteau, Delphine s'exclamait mais le ton était moins sensuel, moins chaud. Edward devait toutefois admettre que ses intonations étaient plus vibrantes quand il s'agissait d'un homme. Excitées, anxieuses, elles exprimaient l'affût, la chasse. Quand Edward entendait sa mère adoptive, sa sœur, son amie, sa déesse se confier à Audrey, il savait qu'elle mettrait du

Extrait de la publication

parfum le soir avant de sortir et qu'elle rentrerait tard. Si elle rentrait. Audrey, la meilleure amie de Delphine, ne partageait pas toujours le point de vue de cette dernière sur les mâles qu'elle rencontrait. Précieuse alliée que cette Audrey, qui préférait pourtant les chiens aux chats. Elle le saluait avec gentillesse quand elle venait passer la soirée, mais elle le caressait rarement. Elle avait une sacrée volonté pour résister à son charme!

C'était vraiment ennuyeux qu'elle l'invite si rarement sur ses genoux, car depuis sa quatrième vie Edward avait développé un sixième sens qui lui permettait de lire les pensées des gens qu'il flairait ou effleurait. Il s'installait confortablement sur leurs cuisses, fermait les yeux et attendait que se déroule le film de leurs pensées. C'était souvent sans intérêt — il se souvenait d'un type qui donnait un prix à tout ce qui l'entourait, la télé 4000 francs, le magnétoscope 4500 francs, la table en verre et en chêne 1700 francs, 800 francs pour le bracelet que portait Delphine et 75 pour la bouteille de sancerre blanc. Il se demandait si la jeune femme apprécierait à sa juste valeur le restaurant où il l'emmenait dîner. Si elle avait acheté un sancerre juste pour l'apéritif, sans s'inquiéter de ne pas terminer une bouteille d'un prix respectable, elle ne serait pas impressionnée par le resto. Edward savait que l'homme l'avait pris sur ses genoux pour plaire à Delphine mais qu'il redoutait que ses griffes ne tirent des petits fils de laine de son pantalon — 850 francs. Edward n'avait pu résister à l'envie de pétrir les jambes de ce type, même s'il sentait les os des fémurs sous les muscles trop chiches.

— Edward adore boulanger les étrangers, avait dit Delphine. C'est joli comme mot « boulanger », tu ne trouves pas? Très imagé; on dirait que mon chat s'active sur une miche de pain. Il t'a adopté.

Extrait de la publication

Edward avait aussitôt bondi sur le fauteuil voisin. Il ne fallait pas exagérer : adopté! Delphine s'emballait toujours trop vite. Qu'il s'agisse d'un fait anodin ou du prétendu mâle de sa vie. Un type la complimentait sur ses photos ou lui souriait dans un restaurant, et elle se voyait déjà à Venise sur le Grand Canal ou au musée Van Gogh à Amsterdam en train d'échanger des propos savants et des baisers et encore des baisers avec cet inconnu. Audrey la mettait bien en garde contre de tels emportements, connaissant la suite des événements, sachant que la passion finit par se refroidir, mais Delphine refusait de l'écouter. Elle ne concevait pas sa vie sans homme. À chaque nouvelle rencontre, elle assurait Audrey que tout était différent, cet homme allait l'aimer vraiment. Elle ignorait qu'elle choisissait encore un être qui ne lui conviendrait pas, qui l'étoufferait très vite dans une relation absurde, et qu'elle le quitterait ou l'exaspérerait au point qu'il prendrait la décision. Elle se plaindrait ensuite d'être seule sans jamais comprendre qu'elle refusait la vie de couple par peur d'être abandonnée une seconde fois.

— Ce n'est pas pareil aujourd'hui, je le sens! Il est différent.

Comme les autres hommes, avait envie de répondre Audrey.

En quoi le dernier en lice était-il si extraordinaire? se demandait Edward.

— Tu ne peux pas comprendre, disait Delphine.

Eh non, évidemment. Audrey avait rencontré son mari à vingt ans, l'avait épousé à vingt-cinq et ne le regrettait pas. Treize ans déjà, deux enfants qui la réjouissaient pleinement.

— Je n'étais tout de même pas vierge quand j'ai connu Renaud.

Extrait de la publication

— Bah. Presque.
— J'ai déjà eu des peines d'amour.
— Tu avais quinze ans...
— Et alors?

Delphine haussait les épaules, consciente de sa mauvaise foi. Elle proclamait que l'amour est aussi beau, aussi digne, aussi envoûtant à six ans qu'à soixante-six ans. Qu'il n'y a pas d'âge pour la passion. Qu'elle espérait fondre pour un homme quand elle serait octogénaire. Et que son cœur avait battu de cette manière si particulière pour la première fois le jour où elle fêtait son quatrième anniversaire. C'était pour un maçon italien. Ses parents l'avaient engagé pour construire des boîtes à fleurs en briques rouges.

— Matteo sifflait très bien, j'ai eu plus tard un amant qui me le rappelait, avait dit Delphine à Pierre-Stéphane la veille.

À trente-cinq ans, Delphine n'avait pas encore compris que ce n'était pas une bonne idée de parler de ses anciennes passions à un autre homme. Elle croyait lui démontrer son enthousiasme pour l'amour, alors qu'elle l'effarait par son avidité. Il souhaitait être désiré. Pas dévoré. Il lisait un tel besoin dans les sourires de Delphine qu'il fuyait devant l'énormité de la tâche.

Pierre-Stéphane était le dernier mâle à s'être approché de Delphine. Avant, il y avait eu Jean, Frédéric, Philippe, Claude, Michel, Simon et Louis. Elle avait connu d'autres hommes, dont elle parlait parfois avec Audrey, mais Edward, heureusement, ne les avait pas rencontrés.

Edward ne vivait avec Delphine que depuis cinq ans. Auparavant, il habitait chez Mme Baxter, une femme très maigre qui l'avait acheté à un éleveur de Boston dans l'idée d'arrondir ses fins de mois en

Extrait de la publication

élevant des abyssins. Mme Baxter pouvait discourir durant des heures de l'échelle des points du G.C.C.F. britannique ou de la C.F.A. américaine, des titres que tel chat pouvait espérer, des standards établis (qu'elle avait parfois envie de contester) ou plus simplement des aspects morphologiques à surveiller ou à admirer chez un sujet : la texture de la robe, l'arrondi du menton, la longueur de la queue, l'écartement des oreilles, la finesse du poil ou la brillance de l'œil. Elle connaissait les pénalités, les causes de disqualification, mais n'avait jamais vécu, Dieu l'en garde, semblable humiliation. Elle était incollable sur les couleurs, caméo, lièvre, faon, silver, crème, lilas, chocolat, orange, mais sa préférence allait à la teinte sorrel, plus ardente par un ticking abricot et chocolat très riche. Cependant elle reconnaissait qu'Edward, avec sa robe faon, d'un beige rosé délicat ou sable chaud selon l'éclairage, ne manquait pas d'élégance.

On complimentait souvent Mme Baxter sur la rareté de la couleur d'Edward et ses poils soyeux, et elle avait fini par s'attacher à l'animal qui lui valait tant d'admiration. Elle regrettait qu'il n'y ait pas davantage d'expositions félines en Floride. Elle se désolait aussi de sa phobie de l'avion qui l'empêchait de participer à des rencontres internationales où Edward se serait sûrement distingué. Mais Mme Baxter considérait la psychologie avec une ironie teintée de mépris et n'aurait jamais suivi une thérapie pour se débarrasser de cette peur irraisonnée de voler. Heureusement, elle vivait par procuration les succès que les rejetons d'Edward remportaient aux États-Unis et en Europe. Elle regardait les photos des gagnants, reconnaissant avec satisfaction les oreilles bien espacées, les pieds compacts ou le haut des cuisses aux nuances nacrées ;

Extrait de la publication

c'était bien les gènes d'Edward qui dominaient chez ces sujets.

Mme Baxter nourrissait Edward avec des précisions de diététicienne : 50 % de viande maigre, poulet, jambon, veau, bœuf bien cuit, 20 % de riz, de pâtes ou de céréales, 20 % de légumes, haricots ou carottes, jamais d'épinards car Edward les boudait avec obstination, et bien sûr une dose de levure et d'huile de pépin de raisin. Elle servait Edward quatre fois par jour, à heure fixe, et aurait été très étonnée d'apprendre qu'il n'appréciait guère la rigidité des horaires. Surtout au printemps; le soleil le réveillait à l'aube et il ne prisait guère d'attendre 8h30 pour avaler son petit déjeuner. Mais Mme Baxter n'avait pas assez d'imagination pour modifier ses habitudes. Ni d'occasions.

Elle flattait Edward dix fois par jour durant cinq minutes car elle ne voulait pas d'un animal sauvage ou craintif qui aurait inquiété les propriétaires des chattes qu'il devait honorer. On louait effectivement le caractère égal d'Edward, et les visiteurs se succédaient à un rythme régulier à Hallendale. Même au plus fort de l'été, quand les températures grimpaient jusqu'à quarante degrés, quand l'asphalte du Paradise Isle Boulevard ressemblait à une mer noire mouvante qui inquiétait jusqu'aux ibis. Mme Baxter avait beau prévenir les propriétaires des chattes que son étalon ne tenait pas ses promesses lors de telles canicules, ils venaient tout de même, profitant de leurs vacances et espérant qu'Edward succomberait aux charmes de Baby Lilac, Honey, Darling Di ou Sue Sweet. Edward cédait parfois par complaisance et pour retrouver la paix de sa chambre, mais reprochait à Mme Baxter de lui imposer ces femelles en détresse.

Extrait de la publication

Paradoxalement, Edward, entre ces visites, s'ennuyait chez Mme Baxter. De toutes ses vies, la neuvième et dernière était la plus monotone.

Il fut pourtant choqué quand elle mourut, car des étrangers bouleversèrent son quotidien si brutalement qu'il tenta de fuguer. Le neveu de Mme Baxter le rattrapa, l'emmena chez lui, le fit castrer, le nourrit deux fois par jour jusqu'à ce qu'il décide de s'en séparer parce que sa fiancée préférait les chihuahuas.

Edward n'était plus un gamin ; il ne partirait pas avec le premier venu. Ses performances vocales dignes de la chèvre de monsieur Seguin découragèrent nombre de clients, et Jordan Baxter finit par détester le chat au point de baisser considérablement son prix.

C'est alors que Delphine apparut. Elle était la nièce de la voisine de Mme Baxter et avait entendu dire qu'Edward était orphelin. Elle avait toujours, à chacun de ses séjours, admiré le chat.

Elle sentait la chantilly, les crevettes qu'elle avait fait cuire pour son dîner, la tige des plants de tomates, et elle se parfumait avec une crème à l'huile de bourrache absolument délectable. Elle avait les mains chaudes et douces et lui parlait sans bêtifier. Le miracle ! Edward se mit à ronronner si fort que Delphine éclata de rire. Quel son étrange ! Edward n'entendait jamais Mme Baxter émettre ces petits hoquets cristallins. Il passa sa queue sur la joue de Delphine, se blottit contre son cou quand elle le souleva, et appuya sa truffe humide et fraîche sur sa nuque avec un abandon qui frisait le naturel.

Delphine savait que les chats ronronnent autant par plaisir que pour se rassurer et elle le ramena chez elle sans se faire d'illusions : Edward acceptait de la suivre mais il y aurait sûrement une période d'adaptation.

Elle se trompait. Edward en était tout de même à sa dernière vie et avait habité dans plusieurs endroits, à des époques très différentes; il avait élu Delphine avec la sagesse acquise lors de ses précédentes expériences et, quand elle l'avait pris dans ses bras, il était entré dans son esprit, comme il le faisait si aisément depuis cinq vies. Il avait lu sa solitude, sa curiosité, sa gourmandise, sa ténacité. Il n'avait pas compris ce que voulait dire la succession d'images en noir et blanc, mais ce détail n'avait pas parasité son opinion après quelques secondes de transe télépathique. Delphine le rendrait heureux.

Il n'avait pas prévu, cependant, qu'il l'aimerait autant. Il croyait que son cœur était usé après toutes ces vies et il s'émerveillait chaque matin, à leur réveil, de la profonde gratitude, de l'admiration émue, de l'amusement tendre qu'il lisait en Delphine. Il n'aurait jamais cru qu'ils seraient aussi complices, aussi unis.

Il savait pourtant qu'on peut aimer plusieurs fois dans une existence. Raison de plus quand on a eu neuf vies. Il se souvenait de Rachel, la chapelière parisienne, avec beaucoup d'amitié. Elle lui bouchait les oreilles quand retentissaient les sirènes qui prévenaient des bombardements. Elle avait des cheveux très soyeux, du même sable doré que le poil de sa mère égyptienne. Edward avait aussi bien aimé Mme Henriette, qui préparait des soupes au lard pour un astronome. Et le grand Sébastien qui l'avait pris dans son branle quand ils avaient traversé l'océan à bord d'un navire de quatre cents tonneaux. Ce qu'il avait pu attraper comme rats une fois guéri!

Il n'y avait pas de rongeurs chez Delphine mais Edward n'avait plus l'âge de courir après des vermines qui faisaient parfois le quart de sa taille. Il s'était bien

Extrait de la publication

amusé à les chasser mais il ne souhaitait pas recommencer à cavaler derrière ces bestioles. Il avait un peu regretté de quitter la Floride pour Montréal où il avait reconnu la neige de la Nouvelle-France, mais il s'était vite résigné à rester dans l'appartement durant l'hiver. Leur emménagement en France l'avait un peu contrarié, mais il y avait tous les jours des pigeons sur leur balcon, de gros pigeons qui finiraient bien par oublier sa présence. Il ferait alors un très beau festin. Il voyait déjà les plumes voler.

Pelotonné contre Delphine, Edward ronronnait en regardant le soleil enflammer les rideaux aux motifs paisley. Quand Delphine les tirerait, une débauche de lumière et de chaleur illuminerait la chambre jusqu'à midi moins le quart. Ensuite, il devrait attendre quatorze heures avant que les rayons bienheureux n'atteignent la salle à manger puis le salon. Il en profiterait pour réfléchir à la situation. Quand il s'assoupissait dans le soleil, ses pensées s'amollissaient, se délayaient dans des souvenirs d'enfance. Il revoyait les poudres de lapis et de vermillon que sa maîtresse broyait, il retrouvait le goût sublime des papyrus et l'odeur du lait mêlé au miel qu'on lui donnait en fin d'après-midi. Le soleil lui rappelait sa mère, le sable, les briques délicieusement brûlantes; rien qui puisse l'aider à développer sa pensée avec lucidité.

Il le fallait pourtant. Il avait fermé les yeux assez longtemps sans succès; il ne suffisait pas à Delphine. Elle aimait les mâles de sa taille. Hélas, elle manquait de discernement dans ses choix.

Edward devait l'aider à trouver celui qui la rendrait heureuse. Il allait se consacrer à cette quête et, avant de mourir, voir Delphine s'épanouir. Il aspirait au paradis des chats, au repos éternel, sans autre vie à revivre,

Extrait de la publication

mais pour jouir de cette paix il devait s'assurer du succès de sa mission.

Qui devait-il lui amener?

Un homme qui leur plairait à tous les deux. Edward ignorait combien de temps il lui restait à vivre, mais il n'était pas question de gâcher les dernières années de son existence à endurer des mains brutales, des mains qui le pousseraient en bas des fauteuils ou du lit, des ricanements quand Delphine s'extasierait sur sa beauté, des commentaires sur leur vie commune. L'homme devrait s'adapter à eux, faire preuve de bonne volonté.

Il devrait être gourmand, sensuel et silencieux. Et bien sûr, il ne devrait pas avoir lui-même un chat; jamais Edward n'accepterait de partager son territoire. L'homme représentait l'absolue concession.

Edward s'inquiétait un peu du physique du futur amoureux; Delphine et lui avaient des goûts assez différents en la matière. Ainsi, elle avait commenté une photographie de Paul Léautaud en ces termes : « Une vieille chose ratatinée et acariâtre qui ne devait pas sentir très bon. » Elle se trompait du tout au tout! Edward avait bien connu les matous de l'écrivain; il était même entré chez lui deux ou trois fois, il avait vu l'homme penché sur des grandes feuilles d'un papier d'une belle texture, il avait entendu la plume glisser sur les pages écrues, comme une griffe élégante, il avait senti une odeur un peu forte en passant entre ses jambes croisées. Une odeur de vieux bois, aussi. Rien de répugnant. Et les chats de M. Léautaud étaient très satisfaits de ses services.

En revanche, quand Delphine vivait au Québec, elle s'était entichée d'un chimiste qui sentait abominablement le soufre et le chlore et qui le secouait en tous

sens en répétant : « Regarde, Delphine, Ed adore jouer avec moi! » Ed! Il s'était appelé Minou, le Lion, Mistigri, et... bon, il ne se souvenait plus de son nom durant ses première et deuxième vies, mais il était persuadé qu'ils n'étaient pas ridicules comme Ed! C'était tellement familier! Heureusement, le chimiste avait été muté aux États-Unis et Delphine était rentrée en France après avoir vécu vingt ans au Québec.

Native d'Angers, Delphine avait choisi de s'installer en banlieue parisienne, aux Lilas, à la frontière de Romainville. Ils habitaient un petit immeuble de quatre étages. Leurs voisins étaient calmes et marchaient lentement, ils faisaient souvent de la potée et du lapin aux pruneaux. Edward ne savait toujours pas, à l'âge vénérable de soixante-trois ans, s'il aimait la cuisine sucrée-salée.

Delphine avait installé son bureau rapidement, mais le reste de l'appartement gardait un esprit capharnaüm qui plaisait beaucoup à Edward. Il adorait le canapé en drap de laine vert et n'avait aucune envie de le prêter à Pierre-Stéphane.

Delphine l'avait bien compris; elle avait vu les pupilles d'Edward se dilater quand son nouvel amant s'était assis sur le canapé, mais il y avait de la place pour deux et même pour trois et elle n'entendait pas céder à tous les caprices de son chat.

— Vraiment? avait dit Audrey, sceptique. Edward fait ce qu'il veut de toi depuis toujours.

— Il ne faut pas exagérer... Je le gâte un peu, mais... il n'aime pas que j'aie un homme dans ma vie. Il est très possessif.

Edward s'était levé et était allé se réfugier dans la chambre pour éviter d'entendre ces âneries. Possessif? Non, il ne voulait pas accaparer sa maîtresse. Il espé-

Delphine Perdrix aime les hommes, les bons petits plats et son chat Edward. Celui-ci le lui rend bien. Doutant des choix amoureux de sa maîtresse, il décide de lui trouver un mari. Il connaît déjà l'amant qu'il destine à Delphine; un homme très bon, Sébastien Morin, l'a soigné lors d'une traversée vers la Nouvelle-France, en 1670... Edward espère qu'il s'est, comme lui, réincarné et qu'il habite maintenant à Paris. La tâche est ardue. Et si les humains avaient eux aussi neuf vies? Sébastien est-il revenu en 1997 ou traverse-t-il une autre époque? Edward a ainsi prisé le culte de Bastet, vécu les croisades, un passage de la comète de Halley, l'Exposition universelle à Londres sous Victoria, l'Occupation auprès de son adorée Rachel, les marchés d'Istanbul et les procès pour sorcellerie au début du XVIe siècle. Catherine Duval lui a même transmis un don : il est télépathe... Edward n'a qu'à flairer un homme pour deviner ses intentions; aussi ne se méfie-t-il pas sans raison de James Anderson, un trop bel Américain qui rôde autour de Delphine. Cet homme est dangereux! Edward parviendra-t-il à l'écarter et à faire le bonheur de la photographe? De cette Delphine qui sent la chantilly, les feuilles d'un plant de tomates et la rose de Turquie?

Un roman d'amour sur fond de polar, avec un zeste de gastronomie, des esquisses historiques, beaucoup d'odeurs et le regard fidèle mais lucide d'Edward sur l'étrange race des bipèdes (sans plumes).

Illustration de couverture
Isabelle Lutter D.R.

9 782207 246931

B 24693.4 10.98
ISBN 2.207.24693.0
120 FF TTC

Extrait de la publication